Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 65 (1929)

Heft: 21

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LXVe ANNÉE
No 21.

9 NOVEMBRE
1929

L'ÉDUCATEUR

DIEU HUMANITÉ PATRIE

SOMMAIRE : Dr Franken, *Les deux hygiènes.* — Félicie Mobbs, *Jean Amos Comenius.* — R. Dottrens, *L'imprimerie à l'école.* — B. C., *La lecture libre aux cours complémentaires.* — Partie pratique : P. Henchoz, *La pratique des centres d'intérêt.* — J. S. *Le Nouvel-An : du calendrier.* — Les Livres.

LES DEUX HYGIÈNES

par le Dr Franken, médecin à Begnins.

Il fut un temps où, en matière d'hygiène, toute la sagesse se résumait en cette formule : *se préserver contre la maladie.* Il en découle une science dont notre égoïsme et notre instinct de conservation auraient tort de médire. La sagesse populaire s'en est emparée et le « prévenir vaux mieux que guérir » indique le bon sens et la limite aussi de cette conception.

Nous disons limite. En effet, à y bien réfléchir, ce domaine de préservation contre la maladie présente, comme but à l'hygiène, un idéal un peu borné. S'il donne des satisfactions, il ne nous satisfait pas entièrement. Il est limité par le champ de la maladie qu'il prétend éviter et s'effondre avec elle. C'est comme un patriotisme qui n'existerait qu'au moment du danger, une patrie par exclusion, un état négatif. Se préserver de la maladie ? Pourquoi ? Pour sauver quoi ? Sa vie, sa propre santé, son moi avant tout. C'est dire que dans ce domaine de l'hygiène, un homme aurait comme but suprême son petit moi, la conservation et la préservation de sa petite santé.

Pourtant, j'en appelle à tous les médecins : le ciel nous préserve des gens qui passent leur temps dans la préoccupation de leur bien-être physique, dans la crainte de ce qui pourrait le compromettre ! Et dire que l'on nous consulte pour cela ! Que nous sommes les premiers responsables, par nos avertissements trop bien entendus, de cette mentalité qui restreint la santé en croyant la préserver ! « Qui veut sauver sa vie la perdra » ; on ne saurait impunément méconnaître cette vérité, plus vraie que toute la science des savants hygiénistes.

La crainte de la maladie n'est pas le commencement de la santé. C'en est plutôt la fin.

Que d'erreurs n'a-t-on pas commises par les craintes successives que cette compréhension négative de l'hygiène a fait naître ! Faut-il rappeler la crainte des microbes succédant aux admirables découvertes pasteuriennes ? J'ai constaté pour ma part que dans les familles où règne cette terreur, les enfants sont enclins à prendre toutes les maladies infectieuses avec force complications, malgré les mesures d'isolement. La crainte des intoxications alimentaires, ensuite, chez tous les gens, malades ou non, influencés par les Combe, les Lakmann, et beaucoup d'excellents naturistes. Il y a enfin et surtout la crainte du coup de froid.

Saura-t-on jamais la somme de bêtises dues à la crainte du froid ? J'en suis pour ma part effaré. En voici l'exemple typique : un bébé est élevé par deux ou trois femmes préposées à son bien-être, mère et grand'mère, plus une conseillère importante, une tante par exemple. Ce bébé, comme beaucoup de bébés, est tenu trop au chaud. (Certains médecins n'ont-ils pas expliqué que le bébé, provenant du ventre de sa mère à la température de 37°, doit pour cette raison rester à une température équatoriale. Je demande à ces savants, en passant, s'il ne faudrait pas tenir le bébé constamment dans l'eau, puisqu'avant sa naissance il vit en milieu aquatique ?) L'enfant donc, se défend contre ses bienfaiteurs en transpirant abondamment. Etant en sueur, il se refroidera au premier courant d'air ; le voici enrhumé. Conséquence : les trois dames se concertent et arrivent à la conclusion que ce rhume est dû au fait que le bébé n'était pas assez « au chaud ». On l'emmitoufle donc davantage et voilà le malheureux, transpirant de plus belle, qui devient chaque jour plus sensible au froid dont on cherche à le préserver.

En tout ceci on n'oublie qu'une chose : c'est que l'être humain est quelque chose de vivant, qui réagit, et qui vivra dans la mesure où il réagira.

Imaginez un instant un être providentiellement préservé de toutes les causes de maladie : coups de froid, surmenage, malalimentation, émotions, accidents, infections. J'ignore si cet être serait viable, mais je puis certifier que ce serait un piètre échantillon d'humanité, faible par défaut de lutte, indigne d'une santé qu'il n'aurait pas conquise.

Bien vivre, enfin, par seule crainte de mourir, est-ce un but de nature à enthousiasmer des âmes généreuses ?

En opposition avec cette hygiène négative, il y a une hygiène positive, c'est celle qui consiste à « aguerrir contre » et « habituer à », plutôt que de préserver en fuyant. Dans les limites d'une sage progression, l'enfant peut, des menaces qui l'entourent, se faire des éléments de force, de souplesse, d'endurance qui le préserveront plus tard. Le soleil, parfois cause de congestion ou de brûlure, deviendra pour lui une condition de santé, qu'il recherchera toute sa vie. Le froid, qui peut sans doute déclancher une pneumonie, sera pour lui un stimulant nécessaire auquel il se sera habitué en dormant dans une chambre non chauffée, et surtout en se lavant tout le corps à l'eau froide chaque matin. Et ce soleil et ce froid qui peuvent être dangereux, seront devenus ses précieux alliés, les éléments de santé qu'il a su puiser lui-même autour de lui.

L'hygiène doit donc résider en un goût de la santé, en un désir de vie épanouie et généreuse de sa force. Il se pourra que dans certaines circonstances on soit obligé de s'en écarter; qu'importe! si ce besoin est là, on y reviendra aussi sûrement qu'une aiguille aimantée revient au Nord, après en avoir été détournée.

Educateurs, sachez-le bien, tout ce que vous ferez pour mettre au cœur de vos élèves ce besoin de vie saine : goût de la montagne, des loisirs en plein air, habitudes d'endurcissement du corps, gymnastique quotidiennne prévenant la déformation professionnelle, tout ce qui vous échappera si vous êtes convaincus vous-mêmes de la valeur de ces biens, sera un capital qui rendra. Je dis : « Si vous êtes convaincus », car il est évident qu'il vous faudra pratiquer vous-mêmes, dans vos habitudes personnelles, dans vos loisirs comme dans vos leçons, tout ce que vous conseilleriez à vos élèves. Comment voulez-vous, par exemple, qu'un maître recommande la lutte antialcoolique s'il n'est pas irréprochable dans ce domaine ? qu'il discourre sur les inconvénients de fumer, s'il « toraille » lui-même sans cesse? qu'il leur vante la beauté des loisirs en pleine nature s'il passe les siens à courir les cinémas ou les dancings ?

Et toutes ces habitudes saines, donnez-les comme un moyen d'être maître et non pas esclave de son corps. L'hygiène doit rester un moyen ; il n'en faut pas faire un but. Or, faire du moyen un but est une des erreurs les plus difficiles à éviter dans tous les domaines. C'est pourquoi il est désirable que les bonnes habitudes, une fois acquises, soient refoulées bien vite dans l'inconscient ; que le champ de la pensée, un instant préoccupé par le pourquoi de nos réactions physiques, s'en libère ensuite et demeure disponible aux choses de l'esprit.

Enfin, je ne veux pas non plus d'une hygiène des élus, sagesse à la portée de ceux-là seuls qui peuvent consulter leur médecin quand ils n'en ont pas besoin. Je veux l'hygiène qui donne une joie de vivre à tous, jusqu'aux plus humbles. Tout être humain, quelle que soit sa condition, si misérable son existence, et si malsaine sa profession, peut encore créer de la santé, s'il garde ce désir d'être plus fort que le métier qui l'accable et le déforme.

Être en santé, c'est donc avoir acquis une énergie à mettre au service d'autrui ; c'est avoir regardé en face tous les dangers, et, s'étant habitué à les regarder, les craindre moins. Être en santé, c'est avoir pris confiance en cette faculté qui, chez chacun, permet de changer un mal en bien, une faiblesse en force. Être en santé, c'est avoir trouvé un équilibre qui permet à l'homme, devenu riche en bonheur, de savoir encore donner.

JEAN AMOS COMÉNIUS (Komensky)

(fin) [1].

Dans le second livre, M^lle^ Heyberger traite de l'éducation. Il y a là tant de richesses qu'on voudrait le citer en entier. Je me bornerai à prendre certains passages qui nous intéressent spécialement.

L'installation de l'école. Il faut choisir avant tout un lieu *tranquille* afin que rien ne trouble l'atmosphère des classes. Le bâtiment offrira au dehors et au dedans un aspect attrayant ; il faudra aussi réserver une cour de récréation pour les jeux des enfants et un *jardin* où ils jouiront de la beauté des arbres et des fleurs.

Coménius a compris quel merveilleux moyen d'éducation et de régénération offre la vue des beautés de la nature. Partout il tâche de cultiver chez les enfants outre le sens moral, le sens esthétique et artistique ; leurs yeux ne devraient, dit-il, rencontrer que le beau en même temps que le bien. Mais cet embellissement de l'école n'est qu'une fin accessoire. Coménius établit une nouvelle définition de l'école et nous en donne un tableau magnifique.

« J'appellerai « école parfaite » celle qui sera *vera hominum officina*, celle où la lumière de la sagesse éclairera l'esprit des élèves et lui fera saisir promptement toutes choses manifestes et cachées, où les âmes et leurs émotions seront amenées à une harmonie universelle et les cœurs remplis et pénétrés de l'amour divin, afin que tous ceux qui auront été confiés aux *écoles chrétiennes* pour y être imprégnés de sagesse apprennent à vivre une vie céleste sur cette terre ».

(Quel idéal pourront donner à la jeunesse ceux trop nombreux déjà, hélas ! qui veulent l'école sans Dieu ?)

Mais pour cette nouvelle école qui doit constituer comme une préparation à la vie même, Coménius exigera *un maître nouveau* qui sera animé du plus noble idéalisme. « Fasse le Ciel que tous ceux qui entreprennent l'éducation

[1] Voir *Educateur*, n° 18.

des hommes ne perdent jamais de vue le caractère de leur haute fonction et qu'ils tendent de toutes leurs forces vers ce but sublime. » Le maître sera fier d'occuper une position aussi digne d'honneur, car c'est lui qui est appelé « à étendre de nouveaux cieux et à fonder une nouvelle terre ». Il doit être conscient du devoir patriotique qui lui est dévolu : *établir par l'éducation de la jeunesse, les bases fermes de l'Etat* ».

Sûr de collaborer par son travail au salut de l'humanité, il puisera dans sa certitude la force d'accomplir sa tâche. Il aura le don d'éveiller l'intérêt chez ses élèves pour l'étude et en apprenant aux autres, il apprendra lui-même, car il ne cessera pas d'étudier, d'observer et d'enrichir son esprit.

Par l'attrait de sa personnalité, il gagnera la confiance et l'estime de ses élèves ; ainsi pourra se réaliser la communion spirituelle du maître et de l'élève. « *Transformer l'école en un lieu de joie et de bonheur* », c'est le but vers lequel tend toute ma méthode, répète Coménius, à chaque occasion.

La *vie privée du maître* sera un exemple de moralité, de simplicité, de modestie et d'ordre. Il estimera assez sa profession pour ne pas la considérer comme un marche-pied permettant d'accéder à d'autres fonctions plus lucratives qui pourraient porter préjudice à son enseignement. Il faudra lui assurer un traitement suffisant pour qu'il puisse se passer d'un gagne-pain supplémentaire.

Coménius voit dans *le concours des parents un des facteurs les plus nécessaires au succès de l'éducation*. Les parents doivent encourager de leur mieux les enfants à respecter et à aimer leur maître et à suivre son exemple. Des relations amicales entre les parents et le maître augmenteront l'intérêt que les uns et les autres portent à l'enfant et rendront ainsi la tâche du maître plus efficace.

Il faut donc *établir une collaboration intime du maître et des élèves soutenue par les parents*. Coménius déplore en son temps les méthodes d'enseignement qui paraissent une torture pour l'intelligence et les écoles « des lieux d'horreur ». On ne s'est occupé que de l'intelligence et encore avec si peu de succès ! Aussi Coménius propose-t-il une méthode d'instruction qui permette aux maîtres d'enseigner moins et aux élèves d'apprendre davantage.

Une seule chose est nécessaire à la formation de l'esprit : que les éducateurs s'appliquent adroitement et méthodiquement à semer dans les jeunes âmes le bon grain et veillent ensuite à son développement. La moisson sera abondante. (Plusieurs ouvrages didactiques exposent à fond ces idées : la didactique tchèque et la grande didactique.)

Les principes philosophiques qui dominent toute l'œuvre pédagogique de Coménius se résument dans la Sagesse universelle ou Pansophie.

A la même époque vers 1626, Descartes est animé d'un même esprit lorsqu'il écrit : « Le projet d'une science universelle qui puisse élever notre nature à son plus haut degré de perfection ». Toutes les sciences sont liées comme par une chaîne et on n'en peut tenir une parfaitement sans que d'autres ne suivent d'elles-mêmes. Descartes et Coménius sont d'ailleurs par leurs convictions philosophiques et religieuses entraînés vers des voies différentes.

Dans le programme de Coménius chaque étape du savoir embrassera un

ensemble complet de connaissances qui sera le point de départ d'une nouvelle étude plus élevée, plus profonde et plus étendue.

Les trois facultés de l'âme que Coménius considère sont : *l'intellect* qui observe et distingue les choses ; *la volonté* qui choisit entre l'utile et le nuisible ; *la mémoire* qui, accumulant pour l'avenir tout ce qu'ont retenu l'intellect et la volonté, rappelle en même temps à l'âme son union avec le Créateur.

Coménius appelle aussi conscience cette troisième faculté.

La méthode d'éducation que Coménius aspire à fonder favorisera l'évolution harmonieuse de toutes les facultés intellectuelles, morales et religieuses. L'homme tend naturellement à l'harmonie morale et spirituelle, il aime tout ce qui autour de lui est harmonie dans le domaine des couleurs ou des sons ; lui-même, intérieurement et extérieurement, doit être une expression de l'harmonie universelle. D'après Coménius, il est en somme plus facile à l'enfant de devenir sage, honnête et juste que de se détourner de ses destinées naturelles. Il parle de l'enfant normal qui non seulement se laisse guider par sa nature — bonne au fonds — mais encore essaie lui-même de hâter le développement de son intelligence et de son caractère ; tout ce qui peut faire obstacle à son élan intérieur le fait souffrir. Il n'est plus besoin que de donner une légère impulsion à l'enfant et que de le diriger ensuite avec prudence.

La période de formation intellectuelle doit commencer fort tôt et se prolonger tant que persistera l'aptitude à recevoir sans effort les impressions ; l'âge mûr sera consacré au travail et non plus à l'apprentissage.

De bonne heure, l'homme doit exercer ses sens à percevoir les objets, car dans le cours de son existence, il aura beaucoup à connaître, à tenter, à exécuter. S'il veut devenir un artisan habile, il doit se mettre à l'œuvre dès sa jeunesse alors que ses doigts sont encore souples et que son imagination est encore en pleine vigueur. Si l'on veut que la piété remplisse le cœur de l'homme, il faut en cultiver tôt le principe. Il en est de même pour la sagesse au développement de laquelle on doit veiller tant que la volonté est ardente, l'intelligence pénétrante et la mémoire active.

Le temps de la croissance sera consacré exclusivement à l'éducation : aucun enfant ne sera contraint d'interrompre ses études ni de quitter l'école avant. d'avoir complètement terminé son instruction. Plus tard quand les impressions acquises par les gens commencent à s'affermir, il est difficile, sinon même impossible de vaincre les mauvaises habitudes.

Que de dangers la négligence entraîne pour la société. Coménius reproche aux Etats de ne pas tenir compte de leurs devoirs et d'être finalement obligés de combattre les dérèglements et les vices ; ils expient ainsi leur mépris des mesures préventives.

Le devoir s'impose également d'instruire les enfants intelligents et ceux qui sont moins doués ; les esprits qui promettaient le plus, parfois s'arrêtent lorsqu'ils sont parvenus à un certain degré de développement tandis qu'un esprit lent au début continue à progresser avec sûreté.

Il faut donner aux deux sexes une éducation de même valeur car garçons et filles sont doués du même esprit actif. Les femmes auront accès aux plus hautes fonctions, elles ont été souvent appelées par Dieu même à régner sur les nations,

à donner des conseils salutaires aux rois et aux princes, à étudier la médecine et les autres sciences pour le salut de l'humanité.

Mais qu'arrivera-t-il si tous, sans distinction, artisans, paysans, reçoivent ainsi la même instruction ? Si cette instruction est convenablement donnée, répond Coménius, tous posséderont la faculté de concevoir, de choisir, de poursuivre ce qui est bon et utile. Tous sauront adapter leurs désirs aux intérêts de leur vie et en déterminer les limites raisonnables.

Il faut instruire aussi bien les futurs chefs de la société humaine que ceux qui en seront les soutiens les plus humbles. De leur propre gré et par amour de l'ordre ceux-ci s'imposeront d'obéir et de travailler avec bonne volonté. Coménius croit en effet que ce qui a introduit dans les affaires du monde tant d'inquiétude et de violence, c'est l'inégalité de l'éducation. Il observe d'ailleurs que parmi les enfants d'humble origine il y a des esprits supérieurs et si on leur refuse l'occasion de se développer, c'est la nation qui en pâtit.

Coménius développe sa méthode de l'éducation des sens, de l'organisation de la classe, de la discipline ; de la piété et de la morale ; du développement physique de l'enfant et des jeux ; l'étude des langues ; la division des écoles.

Dans la deuxième partie de son livre M^lle^ Heyberger traite de l'œuvre humanitaire de Coménius, l'appel de l'éducateur en faveur de la paix mondiale. Ce sont des pages d'une grande beauté. L'appel de Coménius résonne comme un écho dans nos cœurs, alors que tant d'hommes de bonne volonté de tous les pays unissent leurs efforts pour réaliser une paix durable sur notre terre meurtrie et divisée.

Coménius a rêvé en son temps d'une Société des Nations comme d'une Union universelle des Eglises.

Il s'adresse aux souverains : « *La culture de l'esprit et la guerre ne peuvent aller ensemble :* au nom de la culture, nous vous supplions, ô souverains, de rétablir dans vos pays la paix, seule garantie de bonheur. Déposez les armes et revêtez l'habit de paix. Il y eut un temps pour la guerre, arrive maintenant le temps de la tranquillité. Il y eut un temps pour abattre mais le temps de bâtir est arrivé. Vous avez beaucoup détruit, puissants du monde, mettez-vous à reconstruire. Suivez l'exemple de Celui qui voulut qu'à sa place vous dirigiez les affaires humaines, de Celui qui détruit pour construire, arrache pour replanter. Et c'est toujours dans l'éducation de la jeunesse que l'auteur place son espoir de réconciliation universelle.

La troisième partie traite de l'Educateur dans son œuvre religieuse. De même que tous les travaux pédagogiques, philosophiques, sociaux et politiques sont mêlés et comme tissés de sentiments religieux et moraux, de même ses écrits religieux non seulement trahissent partout et toujours l'éducateur et le philosophe mais constituent une application directe des doctrines pédagogiques déjà formulées ou à l'état de maturation dans son esprit. Il n'est guère de domaine que Coménius n'ait abordé dans sa perspicacité de *paedagogus mundi.* Il ne s'est pas enfermé dans un système de philosophie spéculative, mais au cours de ses libres recherches, il a constaté les défauts essentiels de l'éducation et tâché de trouver une solution méthodique et pratique à ces questions brûlantes. Plus il observe le monde, les divers peuples et leur vie nationale, plus

il devient cosmopolite sans cependant jamais rien perdre de son patriotisme tchèque.

Peu d'esprits sont comme lui restés fidèles jusqu'au bout à l'idéal de leurs jeunes années.

S'il s'arrête çà et là en parcourant au milieu d'une guerre interminable (Guerre de Trente ans) sa route hérissée d'obstacles, pour essuyer son front mouillé d'une sueur d'angoisse, s'il cherche à étancher sa soif de désespéré aux sources du mysticisme afin de vivifier ses forces épuisées par les souffrances, il n'en poursuit pas moins toujours la même voie : toujours, comme une étoile, brille à ses yeux, l'espoir en la liberté et le bonheur du genre humain. On ne peut étudier la vie et l'œuvre de Coménius sans se sentir pris au cœur, sans admirer cet homme si humain, qui cherche perpétuellement l'unité avec Dieu et les hommes, sans apprécier cette pureté de caractère que révèlent sa vie privée et son action publique. Ceux qui ont approché Coménius ou son œuvre en ont senti la grandeur.

Plein d'admiration, Leibniz, jeune, écrivait à l'occasion de la mort de Coménius : « Un temps viendra où tes rêves se réaliseront ». Michelet l'appelle « Un génie de lumière, un puissant inventeur, le Galilée de l'éducation ». Pour Buisson, la Didactique de Coménius est sans contredit l'un des traités les plus remarquables qui aient été écrits sur l'éducation.

« Tous les critiques, dit Ernest Denis, ont été frappés de l'extrême compréhension de son esprit que révèle déjà la variété de ses travaux : théologien, moraliste, historien, philologue, physicien, aucune des formes de la vérité ne lui est indifférente et de même qu'aucune spéculation n'est trop haute pour son intelligence, aucun souci n'est trop humble pour sa bonté. »

L'éducateur américain Butler affirme que Coménius « inaugure et domine le mouvement moderne tout entier dans le domaine de l'éducation primaire et secondaire. Son influence sur l'enseignement de notre temps, ajoute-t-il, est comparable à celle qui a été exercée par Copernic et Newton sur la science, par Bacon et Descartes sur la philosophie moderne.

La lecture de ce beau livre pendant mes vacances a été vraiment une révélation pour moi et je ressens à mon tour une profonde admiration pour la vie et l'œuvre de ce grand éducateur. J'espère avoir l'occasion de trouver dans nos bibliothèques la traduction de quelques-unes de ses œuvres et je serai reconnaissante à ceux des lecteurs qui auraient eu le privilège d'en posséder, de bien vouloir me les indiquer.

FÉLICIE MOBBS.

L'IMPRIMERIE A L'ÉCOLE

Dans le dernier numéro de l'*Educateur*, M. A. Chessex a analysé les deux ouvrages de Freinet, relatifs à l'utilisation de l'imprimerie à l'école. Nous sommes heureux de pouvoir répondre à la question, qu'il a posée et de lui apprendre que nous expérimentons cette année la méthode de Freinet à l'école du Mail.

Un de mes collègues, M. François Tissot, maître de quatrième année (10-11 ans) a bien voulu se charger de cet essai. Le moment n'est pas venu de conclure, nous ne faisons que de débuter ; mais, ce que nous pouvons déjà dire, c'est

l'intérêt très grand que prennent les élèves à ce travail si nouveau pour eux et les répercussions immédiates et heureuses qu'il a eues sur l'application et la bonne volonté de nos garçons.

A la fin de la présente année scolaire, un article documenté renseignera les lecteurs de l'*Educateur* sur les résultats auxquels nous aurons abouti. Pour aujourd'hui, nous nous contentons de mettre sous leurs yeux trois spécimens en fac-similé des produits de notre presse : chaque auteur, aidé d'un camarade, composant sa prose à la casse. R. DOTTRENS.

HISTOIRE DE TUNNEL

Lorsque j'ai traversé le tunnel du Crédo, j'ai eu une forte sensation. Alors que je regardais le paysage, tout-à-coup je ne vis plus rien. Mais comme je levais la tête pour regarder où j'étais, je reçus une goutte d'eau sur la figure. Puis de la fumée entra dans le compartiment. Mon père leva la vitre. En regardant par la portière, je reconnus que j'étais dans un tunnel.

21 Octobre Roger Narindal.

COMMENT J'AI APPRIS QUE LE ZEPPELIN SURVOLAIT LA VILLE

C'est vers 11 heures et demie que je le vis apparaître derrière les arbres du bord du Rhône. Je me trouvais assis sur une barre à tapis, lorsque j'entendis un ronflement lointain. Je levai les yeux et j'aperçus le Comte ZEPPELIN qui avançait lentement au-dessus de la ville.

23 Octobre. Henri GAVAIRON.

HISTOIRE VÉRITABLE

Pendant les vacances de l'année 1926, alors que j'avais 7 ans, j'étais chez mon oncle à LAUSANNE. Il avait des chèvres et des vaches. Un jour que je m'amusais avec mon cousin et ma cousine, je regardai dans l'étable par la porte entr'ouverte mon oncle qui trayait une vache. Je m'approchai pour mieux voir, mon oncle m'aperçut et, retournant la tétine, il m'envoya un jet de lait tiède qui m'aveugla un instant.

Le 26 Octobre André GIROUD

LA LECTURE LIBRE AUX COURS COMPLÉMENTAIRES

Les jeunes gens des cours complémentaires passent pour être peu intellectuels et peu portés à la lecture. Il en est cependant qui lisent sans qu'on les y ait incités, et ce ne sont pas nécessairement les plus intelligents, ni les plus instruits. Quant au choix de leurs lectures, il est atroce. Aussi s'est-on préoccupé dans diverses localités de fournir une pâture moins lamentable aux liseurs et à inciter les autres à la lecture. Montreux, sauf erreur, a créé une bibliothèque des cours complémentaires. Je ne sache pas que ceux qui ont tenté des essais aient fait part au public de leurs expériences.

L'an passé, on a tenté un essai à Vallorbe, en faisant venir de la Bibliothèque pour tous deux caisses de livres : de Berne, une caisse de 40 livres professionnels et de Lausanne une caisse de 20 livres récréatifs. La première a fourni 57 prêts à 35 lecteurs, 35 volumes différents. La deuxième 62 prêts à 24 lecteurs, 20 volumes différents. La première caisse n'a pas eu le succès que nous escomptions. Toutes les professions des divers élèves étaient représentées par un volume au moins. Quelques ouvrages avaient été réclamés par tel ou tel élève. Or, les ouvrages fournis par le dépôt central de Berne ne s'adressaient pas à des apprentis mais bien plutôt à des ouvriers consommés et cultivés. D'autre part, le « Traité pratique de filetage », le « Manuel de chauffage central » de même que « La peinture en bâtiments » se prêtent mal à une lecture suivie et rapide. Ce sont ouvrages destinés à être lus lentement et consultés au fur et à mesure que

les problèmes techniques se sont posés à l'esprit du jeune ouvrier. Existe-t-il, en Suisse, une bibliothèque d'apprentis ? Parmi les collections de livres techniques lancées par la librairie, je n'en connais qu'une qui satisfasse aux conditions requises : c'est celle intitulée : « Le livret du métier » lancée par la librairie de l'enseignement technique (L. Eyrolles, rue Thénard 3, Paris) sous la direction de J. Fontègne et J. Roux. Ce sont de courtes brochures de 70 à 170 pages, très simples, mais tenant compte surtout des conditions du travail en France.

Dans le choix des volumes, nous avions dû nous en remettre au hasard, étant ignorant de cette littérature spéciale. Aussi la solution nous paraît-elle être la création d'une bibliothèque locale de livres pour apprentis, bibliothèque qui s'enrichirait chaque année d'après une liste recommandée et établie par des spécialistes.

Le choix de livres d'imagination est plus facile, et pourtant cause quelque embarras. Nous avons affaire à des adolescents incultes (ou presque) dont le cercle d'intérêts est extrêmement restreint. Il faut des livres simples et passionnants, mais pas enfantins, et, d'autre part, le pédagogue ne saurait encourir la responsabilité de répandre un livre sujet à critiques du point de vue moral. Dans ces conditions on s'aperçoit vite que la littérature française est lamentablement pauvre ; qu'on le veuille ou non, il faut se rabattre sur la littérature anglaise et sur les livres d'aventures. Le roman policier reste un grand succès. Inutile de choisir du Leblanc («Bouchon de cristal», etc.) : tout le monde l'a déjà lu ! Mais Conan Doyle, qui est bien supérieur, est moins connu. Cet auteur, représenté par 3 volumes, a fourni 15 prêts sur 57 ! Ensuite viennent Jack London et Curwood, Kipling et J. Verne, voire Erkmann Chatrian, la baronnesse Orczy (« Mouron rouge ») et même Wells et Bazin. Le dépôt n'avait pas pu m'envoyer du Conrad, qui eût prêté à une expérience intéressante. Dans un autre domaine, un volume sur le football et un sur l'entraînement sportif ont été très goûtés.

Mais ces lectures correspondant certainement aux goûts d'une importante fraction de notre clientèle, sont-elles utiles, je veux dire : ont-elles enrichi leur vie intérieure, leur esprit, ont-elles contribué à leur développement intellectuel ? C'est au sujet de C. Doyle que la question se pose avec acuité. Je n'hésite pas à répondre : oui. La lecture demande un entraînement ; le goût ne peut s'en développer que peu à peu, et si ce goût doit être créé, il faut bien d'abord se baser sur un goût instinctif du lecteur. Au reste, il n'aura pas été inutile à l'intelligence souvent rudimentaire de nos lecteurs de suivre Sherlok Holmes dans ses raisonnements impeccables et subtils.

Une recommandation pour terminer. Les livres doivent être commentés sommairement, d'une phrase, enthousiaste si possible, et celui qui contrôle les prêts doit être un conseiller amical. Le succès est à ce prix. B. C.

(Les suggestions de notre correspondant sont intéressantes et la manière dont il a résolu le problème ne l'est pas moins. Ailleurs, c'est par le moyen des bibliothèques scolaires que l'on a atteint le but ; ailleurs encore par les bibliothèques communales dans lesquelles une section est réservée aux « Ouvrages pour la jeunesse et l'adolescence. » Les conditions varient ; mais nous estimons,

nous aussi, que l'enrichissement de nos bibliothèques en ouvrages destinés aux apprentis est à recommander. — A. R.).

PARTIE PRATIQUE

LA PRATIQUE DES CENTRES D'INTÉRÊT

Après avoir copieusement discuté, l'année dernière, du principe des *centres d'intérêt*, on s'est mis, ici et là, à passer à la pratique de cette méthode. Les essais entrepris ont déjà donné lieu à des rapports intéressants ; ils fourniront sans doute quelque chose de plus : une expérimentation sérieuse et suivie, après laquelle on pourra esquisser des conclusions et ébaucher un programme général. En attendant, et sans vouloir commencer par tailler dans le vif des programmes actuels et des manuels, il peut être utile de continuer à rechercher des indications pratiques et immédiatement réalisables sur l'application du principe lui-même. Cela est d'autant plus facile et d'autant plus indiqué, que dans cette recherche l'on se trouve forcément ramené de trente ans en arrière, à cette belle époque de 1900 où, en l'absence momentanée de manuels, nous nous efforcions tous d'organiser un enseignement plus concentré, plus homogène que par le passé. C'était déjà, en germe, si vous voulez, mais nettement caractérisée dans ses principes et dans sa forme, la méthode des « centres d'intérêt. » Et il est permis de s'étonner quelque peu qu'on nous la présente aujourd'hui comme une grande innovation destinée à bouleverser de fond en comble et à reléguer dans les collections archéologiques du Musée scolaire ce que l'on appelle dédaigneusement les anciennes méthodes, ou des procédés surannés. Si seulement nous avions su, du haut au bas de l'échelle scolaire, demeurer fidèles au principe de la concentration de l'enseignement, dans chacun de nos milieux particuliers, nous n'aurions pas besoin aujourd'hui de recommencer l'expérimentation à frais nouveaux, nous n'aurions qu'à laisser l'arbre grandir en y pratiquant, de temps à autre, et le plus régulièrement possible, les élagages et les redressements nécessaires.

Où prendrons-nous nos centres d'intérêt ?

Le *Bulletin* pédagogique nous signalait, l'année dernière, quelques-uns des sujets proposés par le Dr *Decroly*, sujets se rapportant aux quatre besoins principaux de l'homme : *le besoin de se nourrir, le besoin de lutter contre les intempéries, le besoin de se défendre contre les dangers et les ennemis divers, le besoin d'agir, de travailler, de se récréer*, enfin celui de *s'élever solidairement*. A part la dernière série de ces sujets, qui ne me paraissent d'ailleurs pas avoir été trouvés par les enfants eux-mêmes, et pour cause, je ne puis m'empêcher d'estimer tous ces « besoins » un peu artificiels et même passablement en dehors des préoccupations de l'enfant. Il a bon appétit, c'est entendu, lorsque la crainte ne le lui coupe pas ; mais se soucie-t-il beaucoup d'analyser ce qu'il mange ? Va-t-il nous demander avec insistance de lui faire des leçons sur cet objet, ou de les lui laisser prendre tout seul ? Et voyez-vous les maîtres obligés par le programme des centres d'intérêt de commenter longuement avec leurs élèves ce qui apparaît sur la table de famille, en invitant ceux-ci

à détailler librement les menus des jours de fête et ceux des jours... où l'on se serre la ceinture ? Si nos bambins ont des confidences à se faire sur ce point, laissons-les choisir au moins leurs confidents. Notre programme actuel comporte l'étude de quelques aliments essentiels, cela suffit Notre tâche à nous est de saisir la meilleure occasion d'entreprendre cette étude, sans qu'il faille l'ériger en dogme pédagogique, pas plus d'ailleurs que l'initiation de l'enfant à sa propre personnalité. Je ne suis pas un savant psychologue ; mais j'ai passablement observé, et je n'ai pas le sentiment que l'enfant se prenne lui-même comme centre d'intérêt, c'est-à-dire qu'il soit porté à étudier ses besoins, à s'analyser, à se complaire dans l'observation de sa personnalité. Et Dieu en soit loué ; c'est alors qu'il pourrait être considéré avec raison comme un anormal. Nos écoliers ne font pas encore de la psychanalyse, heureusement.

Quant au besoin de lutter contre les intempéries, cela ne paraît pas les tourmenter beaucoup, à voir nos fillettes courir en cotillons si minuscules que l'on se demande si après la musique nègre, la mode ne va pas adopter... le pagne. Et nos garçons, en hiver, s'en moquent-ils assez des intempéries ?

Le besoin de se défendre contre les dangers et les ennemis divers ne les tracasse pas non plus outre mesure, et vous ne nous voyez pas dresser devant eux toute une série d'épouvantails qui jetteraient les uns dans la bravade et les autres dans une crainte perpétuelle, deux états d'âme éminemment favorables à l'éclosion des accidents que l'on voulait précisément leur éviter. Et puis, dans la liste des ennemis que nous leur ferions dresser, nous aurions peut-être la surprise de voir figurer en bonne place ce personnage connu sous le nom de magister, que le reviseur des paroles de nos vieux chants d'école accuse de prendre le temps des pauvres enfants : « Le temps se donne au magister », sur l'air de « O Tannenbaum ! » Je demande pardon de plaisanter sur des sujets aussi sérieux ; mais si l'enfant éprouve des besoins divers qui peuvent servir d'entrée en matière et de base à un enseignement fructueux, le magister éprouve également, de temps à autre, le besoin de se détendre. Les hygiénistes le lui imposent même comme un devoir !

Chacun comprendra que ces petits coups d'épingle dans certains ballons de la pédagogie scientifique ne m'empêchent pas de reconnaître tout ce qu'il y a d'excellent dans le plan d'études dit *des idées associées*, tel qu'il a été formulé par la nouvelle école belge. Nous pouvons, hélas ! souscrire pleinement à ces critiques de nos programmes traditionnalistes : trop peu de cohésion entre les différentes activités de l'enfant ; trop de leçons sur des sujets et avec des buts fort différents les uns des autres ; matières dépassant pour la plupart des branches la capacité d'assimilation et de mémoire de la majorité des enfants ; prédominance des méthodes verbales et part trop petite donnée à l'activité de l'enfant. Nous admirons tous, sans réserve, l'œuvre magnifique entreprise en faveur des anormaux ; mais nous ne nous croyons pas tenus d'appliquer à tous les procédés de cette éducation spéciale.

Faudrait-il faire table rase des méthodes d'enseignement du passé pour imposer partout un système qui réussit avec quelques natures réfractaires et

lentes à comprendre, mais qui, par là-même, exige une didactique très particulière ? Devrions-nous donc imiter toujours ce conférencier qui, avant de commencer sa causerie, ne manquait jamais d'observer la « tête » de chacun de ses auditeurs ? S'arrêtant à celle qui lui paraissait la plus « dure », la moins intelligente, il la prenait comme sujet d'expérimentation, et, ne la perdant pas des yeux, il suivait attentivement sur cette figure épaissie l'effet de ses arguments et de son éloquence. Il ne la lâchait pas avant d'avoir réussi à l'éclairer et était alors persuadé que tout son auditoire l'avait parfaitement compris. Seulement, il se trouvait parfois bien embarrassé lorsqu'à la fin de sa conférence, son « type », venant pour le féliciter, lui demandait avec insistance : « Mais pourquoi donc me regardiez-vous constamment pendant que vous parliez ? »

A généraliser ce procédé avec tous nos écoliers, il y aurait une sérieuse perte de temps, sans parler de la fatigue pour le maître, qui ne pourrait se permettre aucun répit jusqu'à ce qu'il ait fait jaillir une étincelle du regard le plus atone. Et même si cette expérimentation à jet continu l'amusait lui-même, elle serait peut-être moins du goût des autres patients. A trop vouloir « mâcher le papet », — passez-moi cette expression du terroir qui marque très bien ce que je veux dire, — on risque de produire surtout un immense et irrémédiable dégoût.

(*A suivre.*) P. HENCHOZ.

LE NOUVEL-AN : DU CALENDRIER

(Notre correspondant a été chargé de composer une liste de *centres d'intérêt* à la portée des jeunes élèves de nos classes primaires (1re et 2e années). On lui a demandé ensuite d'en développer un. Nous publions bien volontiers son travail, désireux que nous sommes d'en informer le plus grand nombre possible de nos collègues.)

La maîtresse peut fort bien avertir ses élèves, leur dire par exemple : A la rentrée, nous parlerons du Nouvel-An, demandez à votre papa, à votre maman comment on célébrait cette fête quand ils étaient jeunes. Ouvrez vos yeux et vos oreilles !

Depuis notre dernière leçon, quelque chose d'important s'est passé. Quoi ? Il y a quelques jours, ce fut la fin de l'an 1928, à quelle heure ?

Beaucoup de gens ont veillé jusqu'à minuit. Et vous ? Comment étaient les rues ? la cathédrale ? Beaucoup de personnes ont l'habitude de passer les premières minutes de l'an nouveau au pied de la cathédrale, ailleurs près de l'église principale de la localité (comme c'est le cas à Yverdon et dans bien des localités du canton). Que s'est-il passé au coup de minuit ? Les enfants racontent. Chaque année porte un numéro, 1928, 1929 (écrire au tableau). C'est bien long une année, pensez un moment à tout ce que vous avez fait ou vécu durant une année (laissez raconter quelques événements importants). Et tout ce qui va se passer pendant l'année nouvelle (les élèves imaginent des événements). Personne ne peut savoir ce que l'avenir nous réserve, c'est pourquoi tâchons de faire toujours le bien, c'est le meilleur moyen d'être heureux. Comment faire ce bien ? Faire son devoir à la maison et à l'école. — Ce que les enfants

ont fait le jour de l'an nouveau (les enfants racontent). Et le père ou la mère ? (écrit des cartes, des lettres, envoyé des souhaits de Bonne année). Qui a passé dans votre maison ? *le facteur* (si le facteur intéresse la majorité des élèves on pourra traiter le sujet ; autrement la maîtresse parlera du facteur quand, elle parlera de la poste). En quoi consiste son travail ? Il va à la poste de la gare où toutes les lettres et tous les paquets sont rassemblés ; il prend les colis et lettres pour son quartier. Expliquer comment il est chargé surtout le jour du Nouvel-An. Comment est-il habillé ? le contenu de son sac ? Le facteur a apporté un paquet, un *cadeau* du parrain. — Les cadeaux que j'ai reçus de mes parents, de mes oncles, etc. Comment je les ai reçus ? (Ils étaient cachés quelque part, le Bon Enfant les a apportés, la mère me les a remis directement, etc.). Etes-vous contents de vos cadeaux ? C'est justement ce que j'avais désiré, j'avais établi une liste, je voulais une locomotive électrique, mais le Bon Enfant me l'apportera l'année prochaine, j'aurais bien aimé le berceau en plus de la poupée, etc.

Au Nouvel-An, les gens feuillettent volontiers le nouveau *calendrier* qui leur aide à se retrouver dans l'année qui est si longue. Quels calendriers connaissez-vous ? calendrier de poche (agenda), le bloc, le calendrier mensuel, etc. Les élèves apportent un calendrier. La maîtresse explique comment on les utilise. Le calendrier est utile pour une quantité d'observations. La classe doit évidemment en posséder un à effeuiller et peut-être un autre mensuel. Un élève sera chargé de l'effeuiller pendant une semaine, puis un camarade continuera.

Voici le *nouveau calendrier* de la classe. Quels services vous a rendus l'ancien ? Il a été un fidèle compagnon, maintenant tous ses feuillets sont partis, comme sont partis les jours et il faut lui dire adieu comme on dit adieu à l'année 1928. Le calendrier que je tiens porte le numéro de l'année qui commence. Il est tout frais, tout pimpant. Il a une fameuse provision de feuillets : qu'est-ce ? tous les jours de l'an nouveau. Ces jours-là nous attendent, ils viendront un à un. Quelle chance d'avoir devant vous des jours neufs ! Les jours anciens, on ne peut plus les changer, ceux qui ont été vilains resteront toujours vilains. Mais les jours neufs, vous les ferez à votre guise. Qui veut vivre des jours de travail et de sagesse ? Jean, laisseras-tu ta paresse dans la vieille année ? et toi, Suzanne, ton mauvais caractère ? Qu'y laisses-tu, toi Marcel, toi Jacques, vous tous ? Nous suspendons au mur un heureux calendrier. Il marquera de bons jours.

Remarque : D'une façon générale, chaque fois que nous ne pouvons pas observer la chose directement, employons des tableaux, mais ne faisons pas de l'élocution en l'air.

Les douze mois de l'année. — Examinons ce calendrier (mensuel). Que de jours il y a, plus de 100. Il serait bien difficile de retrouver un jour particulier au milieu de tous, si on ne les avait pas arrangés. Il y a des rangées (12) et au-dessus de chacune de ces rangées, un titre. Ce sont les douze mois de l'année. Comment s'appellent-ils ? Les élèves lisent, le maître les écrit au tableau.

Chaque mois a sensiblement le même nombre de jours. Les élèves cherchent, trouvent des différences. Le maître écrit ce que les élèves trouvent.

1. Janvier 31 jours.
2. Février 28 jours.
3. Mars, etc.
4. etc.

Il faut passablement de temps pour que tout cela reste gravé dans la mémoire de l'enfant, il faudra y revenir souvent ; mais un moyen d'y parvenir tout en obligeant les enfants à être actifs, c'est d'imaginer une *petite comédie*. Sept grands élèves sont les sept grands mois de l'année, les quatre mois à trente jours sont représentés par quatre plus petits et le mois de février par le plus petit écolier de la classe. Chaque élève monte à son tour sur le podium et dit : « Je suis le premier mois de l'année, je m'appelle janvier, j'ai 31 jours. » On peut même faire écrire avec un morceau de craie sur l'ardoise le nom du mois et le numéro d'ordre dans l'année. Quand les douze élèves ont passé, ils restent sur une ligne devant leurs camarades. Les élèves qui sont assis interpellent leurs camarades en disant : N° 2, mois de février, viens vers moi, mois de janvier qui a 31 jours, rentre à ta place, etc. Puis la maîtresse posera les questions suivantes :

1. Qui me dit, en suivant, les mois de l'année ?
2. Mars, c'est quel mois de l'année ?
3. Quel mois vient après le mois de mai ?
4. Quel mois vient avant le mois de septembre ?
5. Quels mois ont 31 jours, 30 jours ?
6. Comment s'appelle le quatrième, le onzième mois de l'année ?
7. Nombre de jours du mois de novembre ?

Si les élèves sont avancés, on pourra parler de trimestre, de semestre. Combien l'année a-t-elle de trimestres ? de semestres ? Quels mois forment le premier trimestre ? le deuxième ? le premier semestre ? le deuxième ?

(A suivre.) J. S.

LES LIVRES

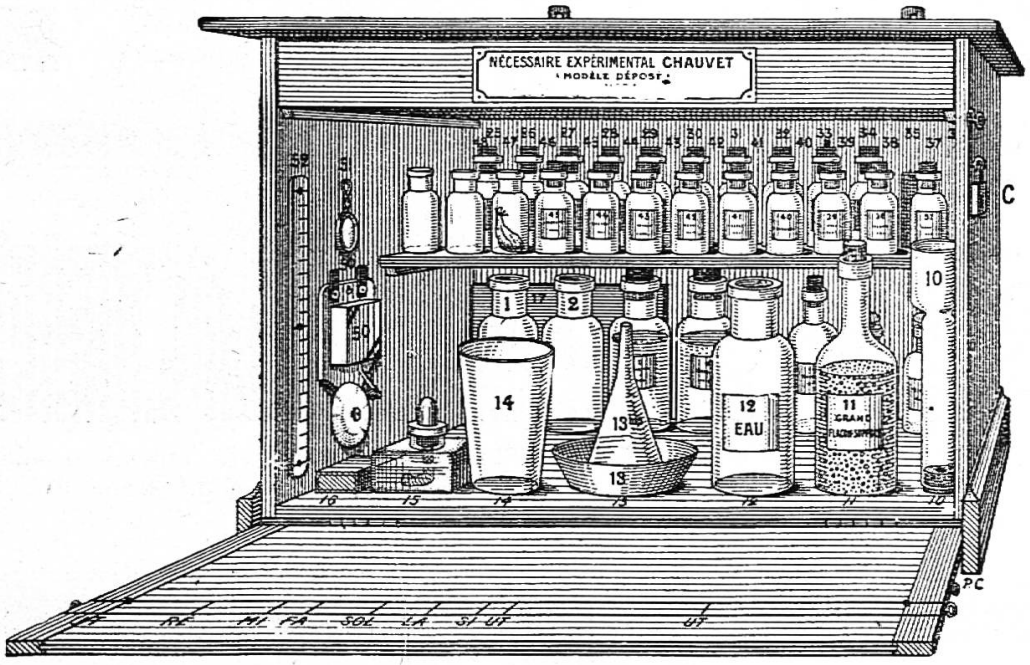
Les Etudes de Lettres : **Etudes sur le stoïcisme dans l'antiquité.** Lausanne, « Revue de théologie et de philosophie », 1929. 80 pages in-8°.

Quatre conférences faites à Lausanne dans l'hiver 1927-1928, sous les auspices d'une société littéraire, sont publiées grâce à l'appui d'une revue de théologie et d'une fondation pour l'encouragement de la philosophie (la Fondation Lucerna) ; voilà de bonne et réjouissante collaboration. Les auteurs des conférences, MM. Arnold Reymond (« La logique stoïcienne »), Louis Meylan (« Panétius »), Ernest Bosshard (« Epictète »), André Bonnard (« Marc-Aurèle ») sont maîtres des beaux sujets qu'ils traitent. Nous avons particulièrement goûté l'étude de M. Meylan sur « Panétius », dont la morale humaine plus esthétique encore qu'éthique, nous est présentée « par ce sens de la mesure qui en est la dominante, comme l'expression la plus parfaite, sur le plan de l'action, du génie hellénique. » P. B.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne — Genève — Neuchâtel — Vevey — Montreux — Berne



Une nouvelle édition du

Nécessaire expérimental Chauvet

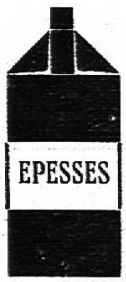
145 objets et produits renfermés dans une caisse-armoire solide Fr. 100.—*

L'enseignement expérimental des sciences physiques et naturelles doit être entièrement basé sur l'observation et l'expérimentation, et pour cela aux livres doit s'ajouter le matériel nécessaire aux démonstrations. Le nécessaire expérimental Chauvet est de beaucoup supérieur à ce qui a été fait jusqu'à ce jour. C'est une merveille de savoir, de patience, de recherches et d'adaptation aux besoins des écoles. Il contient, logiquement classés, 145 objets et produits permettant d'effectuer les expériences venant à l'appui des leçons développées dans les sciences physiques et naturelles à l'école primaire.

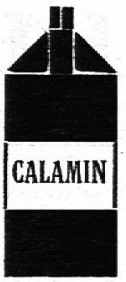
Ce nécessaire est logé dans une petite armoire dont la porte se rabat horizontalement et constitue alors une tablette sur laquelle les expériences peuvent être faites.

Il ne renferme rien de fragile, rien d'ailleurs qui ne puisse se remplacer facilement.

* Prière de demander nos conditions spéciales pour paiement au comptant ou par versements mensuels.



VINS FINS RÉPUTÉS



Caisses assorties à Fr. 40.— franco, emballages compris, contenant :

3 bout.	Epesses	3 bout.	St-Saphorin
3 »	Clos de la République	3 »	Dézaley-Treytorrens
3 »	Calamin	3 »	Dézaley-Embleyres

S'adresser à **Frédéric Fonjallaz**, propriétaire, **Epesses.**

CHEQUE

Pour la bonne tenue de votre classe, pour la santé de vos élèves, faites-leur adopter le **DÉPLIANT.** Prix Fr. 1.—. Joindre Fr. 0,20 pour frais de port. **Victor Guye,** inst., **Peseux, Neuchâtel.**

POUR TOUT

ce qui concerne la publicité dans l'Educateur et le Bulletin Corporatif, s'adresser à la Soc. anon.

PUBLICITAS

RUE PICHARD 3 LAUSANNE

Imprimeries Réunies S. A., Lausanne. — Librairie Payot & Cie, éditeurs responsables.

LAUSANNE, 23 novembre 1929 LXVme ANNÉE — No 22

L'ÉDUCATEUR

ORGANE
DE LA
SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE
ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

RÉDACTEURS :

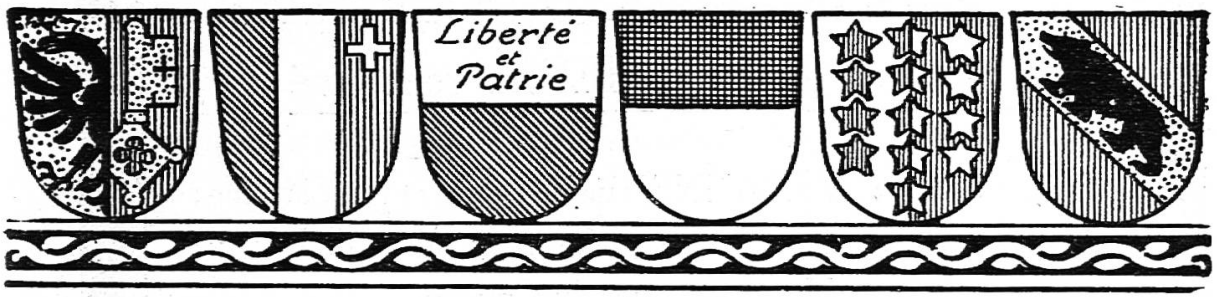
PIERRE BOVET
Florissant, 47, GENÈVE

ALBERT ROCHAT
CULLY

COMITÉ DE RÉDACTION :

J TISSOT, Lausanne. H.-L. GÉDET, Neuchâtel
J. MERTENAT, Delémont. R. DOTTRENS, Genève.

LIBRAIRIE PAYOT & Cie
LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHATEL
VEVEY - MONTREUX - BERNE



ABONNEMENTS : Suisse, fr. 8. Etranger, fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, fr. 10. Etranger, fr. 15.
Gérance de l'*Educateur* : LIBRAIRIE PAYOT & Cie. Compte de chèques postaux II. 125. Joindre 30 cent. à toute demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S. A., Lausanne, et à ses succursales.
SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

FŒTISCH

FRÈRES S. A.

Ses Gramophones et Disques

His Master's Voice — Columbia — Brunswick
Polydor — Odéon, etc.

Ses Pianos et Harmoniums

toutes les grandes marques mondiales et suisses

Ses Instruments

Bois — Cuivre — à Cordes — à Vent — à Percussion
Agents des principales marques

Ses Cordes

Pour tous instruments, de 1re qualité

Sa Musique

Instrumentale et Vocale, ouvrages théoriques
Musique pour Harmonies — Fanfares — Orchestres
Chorales
Spécialité de musique catholique

Sa Librairie

Théâtrale et Musicale, tous les ouvrages

Ses Ateliers divers

Pour la réparation de n'importe quels instruments

Son Atelier de LUTHERIE renommé

Siège Central : LAUSANNE, rue de Bourg et rue Caroline ;
à Vevey, rue du Simplon — à Montreux, place de la Paix ;
à Neuchâtel, rue du Concert